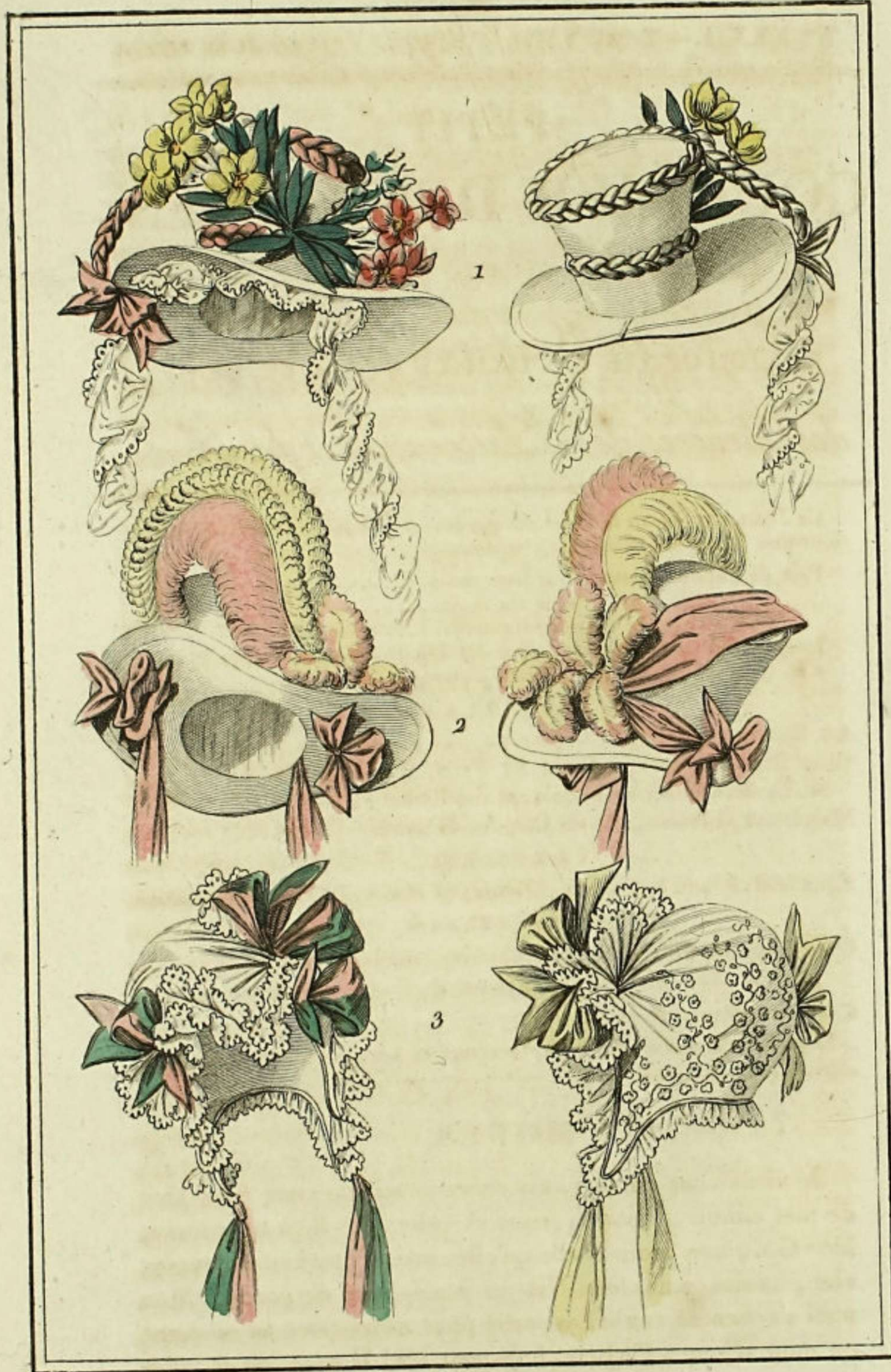




*Petit Courrier des Dames*  
*Rue Meslée N<sup>o</sup> 25.*

*Robe de tulle l'année en or, Toque ornée de plumes, d'ornemens en or, et de barbes  
des magasins de M<sup>me</sup> Mure.*





*Petit Courrier des Dames*  
Rue Meslée N<sup>o</sup> 25.

1. Chapeau de paille de riz orné de plantes et de tresses de rubans, 2. Chapeau de paille de riz orné de plumes frisées en crête de coq, 3. Bonnet de tulle brodé orné de rubans



# PETIT COURRIER DES DAMES

OU

*Nouveau Journal des Modes,  
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de chapeaux.

Prix de l'abonnement: pour trois mois..... 9 fr.  
pour six mois..... 18  
pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.  
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,  
AU BUREAU DU PETIT COURRIER DES DAMES, rue Meslée, N<sup>o</sup> 25;  
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du Journal, rue  
St.-Louis, N<sup>o</sup> 46, au Marais, et rue Richelieu, N<sup>o</sup> 67;  
MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,  
Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

A AMSTERDAM,  
Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,  
Chez MM. ZSCHECH et KRINITZ.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

## MODES.

Je viens vous trouver, ma chère cousine, vous faire part de mes ennuis, disait la jeune et jolie M<sup>me</sup> B. à sa cousine M<sup>me</sup> G..., non moins belle qu'elle, mais d'une humeur moins vive, moins enfantine. Vit-on jamais rien de pareil? Mon mari s'aviser de vouloir repartir pour notre terre au moment où mon séjour à Paris est indispensable! Il veut, dit-il, aller





seulement donner un coup d'œil à sa ferme qui, à la vérité, a été un peu négligée pendant notre voyage à Reims; mais il y a des momens où il faut savoir faire des sacrifices, et certes on n'aura jamais une plus belle occasion. Que vous êtes heureuse, ma bonne cousine, de n'avoir pas uni votre sort à quelqu'un possédé de la manie de faire valoir! Votre mari est obligé de ne passer que le dimanche à la campagne, et de revenir à Paris, tous les lundis matin, en grande hâte. Assurément M. B. est le meilleur homme du monde; je l'aime de toute mon ame; il me rend la plus heureuse des femmes; mais il a des goûts campagnards qui, par moment, me mettent au désespoir. Enfin je pense qu'il sera touché de ma douleur, et que je resterai à Paris pour tout le tems de nos belles fêtes. Vous viendrez à Paris avec moi, n'est-ce pas, ma bonne cousine? Nous avons formé le projet, plusieurs de mes amies et moi, de nous réunir pour nous consulter et nous donner mutuellement des avis très-importans sur nos toilettes; et en bonnes femmes, nous entendre, sans envie, sans jalousie, pour briller à qui mieux mieux dans une pareille réunion, où il s'agit moins de l'éclat personnel que de l'éclat général: j'espère que voilà des sentimens dignes du motif de la fête. Eh! qu'on dise que le tems des miracles est passé! Nous autres femmes nous n'avons jamais cessé d'en faire. Voyez un peu ce dessin, à la toque près, que je laisse aux dames qui doivent accompagner, au bal de la ville, d'augustes personnages; j'aimerais assez cette parure. La trouvez-vous assez riche, assez élégante? Vous seriez bien aimable, charmante cousine, de m'accompagner chez ma couturière, et chez le fleuriste où j'ai commandé ma guirlande et mon bouquet. Je suis sûre que vous en prendrez aussi pour vous. Vous devez connaître, d'ailleurs, le joli magasin du boulevard Poissonnière, n° 6; on y a imaginé, pour les fêtes, des parures délicieuses en batiste et d'autres en balaine, d'une perfection qu'on n'avait pas cru pouvoir atteindre jusqu'à présent.

Nous y verrons peut-être aussi des fleurs qui doivent être offertes à Sa Majesté et aux Princesses, comme le chef-d'œuvre, en ce genre, de l'industrie française. De grâce, mon amie, passez une robe, et allons voir les fleurs, les parures de nos amies, et tenir notre conseil, pour briller aux fêtes de la ville; en vérité elles me feront tourner la tête.



On a vu , à la dernière fête de Tivoli , beaucoup de blouses d'organdie , enrichies plus ou moins de tulles et de broderies.

Les plumes , les marabouts font fureur.

J'ai remarqué un chapeau de paille de riz orné d'épis de blé et de marabouts d'une fraîcheur , d'un goût exquis : ce mélange était on ne peut plus gracieux ; un autre , aussi en paille de riz , orné de plumes , moitié roses , moitié oreilles d'ours , et mêlé de rubans assortis : il faudrait avoir cent yeux pour décrire la variété des rubans et des couleurs , et la manière dont on les pose.

#### CORTÈGE DU ROI. — FÊTE DE TIVOLI.

« Nous sommes perdues , perdues sans ressource , » me dit tout-à-coup M<sup>me</sup> M\*\*\* , avec laquelle je me trouvais à la charmante fête de Tivoli ; « voyez-vous ce grand homme sec , à figure refrognée , qui s'avance vers nous d'un pas si méthodique : c'est un ami de mon mari , un vieux colonel prussien , qui a autant de roideur dans l'esprit que dans la tournure. Impitoyable frondeur de toutes les coutumes modernes , il semble être arrivé en France avec la mission d'y tout critiquer. Après son grand Frédéric et ses éternelles campagnes de Silésie , il n'a d'admiration que pour les anciens. Il faut que je me venge aujourd'hui des ennuyeuses dissertations sur la tactique prussienne et sur les institutions militaires des Romains , dont il m'a si souvent accablée. » En ce moment , le colonel nous aborda. « Eh bien ! colonel , lui dit mon amie , nos fêtes et nos cérémonies ont-elles trouvé grâce devant vous , et vous ont-elles raccommo- dé avec ce siècle que vous trouvez si mesquin ? J'espère au moins que le cortège aura pu vous rappeler les marches triomphales du Capitole que je vous ai entendu tant de fois vanter. — Vous seriez dans une grande erreur , madame , » répondit le colonel , d'un ton si sec qu'il me fit trembler pour la suite de la discussion , mais qui ne parut nullement effrayer ma malicieuse amie , charmée d'avoir touché la corde sensible du vieux militaire prussien , « vous seriez dans une



grande erreur et vous m'auriez bien mal compris, si, d'après mes discours, vous alliez assimiler vos modernes cérémonies à celles des Romains dont elles ne sont qu'une fort niaise parodie. Que signifient cette longue file de voitures dorées, de gens surchargés de riches broderies? Ce spectacle ne peut avoir d'autre résultat que d'inspirer à la nation le goût d'un luxe futile et pernicieux, et de faire jouer, aux yeux du peuple, le rôle de marionnettes aux principaux personnages de l'état. Chez les Romains, le triomphe était calculé pour produire un effet bien différent. C'est, a dit Montesquieu, une des institutions qui contribua le plus à leur assurer l'empire du monde. La gloire du triomphateur enflammait les âmes nobles du désir d'imiter ses exploits. Les chants des soldats, en critiquant les actions du général, lui rappelaient que l'admiration qu'il inspirait n'était pas sans bornes; les dépouilles des vaincus, qu'on étalait au yeux d'un peuple de soldats, excitaient le courage par l'appât du butin; enfin, ces rois captifs qui suivaient, chargés de chaînes, et qu'on livrait ensuite à une mort ignominieuse, apprenaient quel est le sort qui attend les vaincus, et quelle puissance donne la victoire.

» Chez vous, au contraire.... — Chez nous, au contraire, répliqua Mme M\*\*\* dont la figure s'était enflammée d'indignation pendant ce récit, chez nous un souverain aimé, entouré de tout l'éclat de la majesté royale, laissant tomber des regards paternels sur des milliers de sujets qui s'empressent sur ses pas, remplace votre farouche triomphateur traînant impitoyablement à la mort des ennemis vaincus; les cris d'amour d'un peuple innombrable remplacent les chants licencieux d'une soldatesque effrénée; de riches équipages, étincelant de tout ce que les arts et le bon goût peuvent produire de plus exquis, n'enflamment pas la cupidité d'un peuple généreux qui a le brigandage en horreur, mais prouvent à nos yeux enorgueillis la prospérité et le perfectionnement de notre industrie nationale. Enfin cette foule d'étrangers qui, viennent acheter au prix de leur or les plaisirs que procure la civilisation, après avoir été éblouis par les broderies qui couvrent les habits de ces vieux guerriers naguère l'effroi de l'Europe, aujourd'hui la gloire et les soutiens du trône, voient briller à la suite du cortège le fer de nos soldats, et vont re-



porter dans leur patrie une juste et grande idée de notre richesse et de notre puissance. »

Effrayée de la chaleur que mettait mon amie à défendre sa cause, je me hâtai d'appeler son attention sur un autre sujet; je lui fis remarquer l'effet enchanteur que produisait la lumière bleuâtre des flammes du Bengale sur les toilettes et les figures des jolies femmes qui nous entouraient. Une robe en organdie, garnie de cinq ou six volans brodés au plumetis de différentes couleurs formant l'arc en ciel, et un chapeau de paille d'Italie ombragé de plumes blanches, composaient une toilette aussi gracieuse qu'élégante, qui acheva d'opérer une diversion si puissante dans les idées de M<sup>me</sup> M\*\*\*, que le colonel, les Romains et la France furent oubliés; et nous nous précipitâmes vers le feu d'artifice qui termina cette brillante fête, une de celles qui feront le plus regretter à la capitale la perte des soirées de Tivoli.

M<sup>me</sup> Margat s'est élevée dans les airs avec une majesté admirable. Partout des plaisirs variés, une musique délicieuse. Des illuminations de couleur, offraient de ravissantes perspectives. La réunion était nombreuse et choisie; les femmes avaient rivalisé d'élégance, mais les toilettes étaient peu variées: les robes d'organdie et d'écorce d'arbres roses et noires dominaient. Les ceintures en rubans nuancés de trois couleurs, formant pointe sur le devant et sur le derrière, les chapeaux en paille de riz et en paille d'Italie, forme pélerine, la plupart couverts de marabouts et de plumes en saule pleureurs, étaient généralement portés. Le tems était magnifique, et ajoutait un nouveau charme à cette fête.

On a pu regretter seulement que les feux de Bengale qui ne doivent éclairer que lorsque M<sup>me</sup> Saqui est déjà parvenue à une grande élévation sur la corde, aient été allumés prématurément. L'atmosphère était tellement chargée de fumée, qu'elle n'eût pu faire son ascension sans danger. Le public a été, par cette inadvertance, privé de la voir traverser les airs, revêtue du costume resplendissant d'une Jeanne d'Arc.

## POÉSIE.

LE DERNIER CHANT DU PÉLERINAGE D'HAROLD, par Alph.  
de Lamartine; 3<sup>me</sup> édition (1).

Deuxième article. (Voir le Numéro du 25 mai.)

Depuis que notre premier article a paru, plusieurs journaux ont rendu compte du *Dernier chant de Childe-Harold* dans des sens divers, pour ne pas dire opposés. Les uns l'ont critiqué avec excès, d'autres lui ont prodigué des louanges outrées, pas un n'a su conserver cette mesure sage et prudente qui n'offre l'aspect

Ni d'un excès d'honneur, ni d'une indignité,

Et cependant, à dire vrai, cet ouvrage mérite, sous plus d'un rapport, qu'on le place à côté de ce que son auteur a fait de mieux. Il est incontestable que le tems où nous vivons n'est nullement favorable aux poètes: ou on ne les lit pas, quand ils sont purs et fidèles aux dogmes classiques, c'est-à-dire de nos anciens; ou, s'ils se permettent des innovations et demandent aux idiomes contemporains des emprunts que désormais ne peut plus leur accorder la trop vieille antiquité, des légions d'aristarques élèvent la voix, crient au scandale, agitent la bannière usée des *doctes enfans d'Apollon*, et, au moyen des journaux devenus désormais les guides de l'opinion, condamnent l'audace d'un jeune présomptueux et l'étouffent à son berceau.

De tels ennemis, on en conviendra, ne sont pas faciles à repousser; il faut presque un prodige pour qu'une jeune réputation, à laquelle on ne veut pas même laisser le soin de grandir et de se former par ses propres fautes, s'établisse tout-à-coup au milieu des préjugés payés pour la censure,

---

(1) Un vol. in-8°, pap. superfin satiné, 4 fr.; pap. vélin à grande marge, 8 fr. Chez Dondey-Dupré Père et Fils, imp.-lib., rue Saint-Louis, N° 46, au Marais, et rue Richelieu, N° 67; et chez Ponthieu, libraire, Palais-Royal, Galerie de bois.



au sein des cabales prêtes à l'écraser, et en face d'une masse de lecteurs qui, ne sachant pas par eux-mêmes s'ils doivent approuver ou condamner, attendent qu'on leur donne une opinion faite d'avance.

Ce prodige s'est opéré deux fois de nos jours. L'auteur des *Messéniennes* venait à peine de publier ses trois petits poèmes, d'une nature si neuve, d'un style si pur et si hardi, que, dans un autre genre, l'auteur des *Méditations*, s'écartant sans détour des sentiers battus avant lui, se plaçait tout-à-coup au premier rang, et, comme son jeune rival, peut-être même plus que lui, se voyait appelé à faire école. En effet, non-seulement le recueil de ses poésies se répandait par milliers dans le monde des lecteurs français, non-seulement on le traduisait dans plusieurs langues, on le vantait dans les feuilles étrangères, particulièrement en Angleterre, en Écosse, où la *Revue d'Édimbourg* le proclamait le premier de nos poètes, mais encore plusieurs d'entre nous, plus jeunes versificateurs, après avoir admiré ses *Méditations*, s'en pénétraient insensiblement et l'imitaient à leur tour.

Nous le demandons ? Est-ce un écrivain ordinaire auquel il est donné, dès son début, de changer la direction d'une partie des idées littéraires reçues, d'imprimer une impulsion aussi extraordinaire à beaucoup d'esprit de son tems, en un mot, de se voir à la fois l'objet de tant de jalousie et de tant d'éloges ? Que d'autres lui fassent un crime d'être quelquefois, disons plus, souvent incorrect ; qu'ils lui reprochent jusqu'aux éloges qu'il reçoit des étrangers : pour nous, le mérite est toujours le mérite, quelle que soit sa devise, quelque drapeau près duquel il se rallie ; et, pour ne nous pas éloigner davantage de ce que nous avons promis dans un premier article, voyons, par quelques nouvelles citations, s'il était possible de retracer, mieux qu'il l'a fait, cette imagination toujours inquiète de Byron, toujours errante dans le doute, et toujours si voisine de l'athéisme. L'auteur le représente déjà frappé de la maladie qui doit le conduire au tombeau.

Voyez pâlir son front ! voyez sa main tremblante,  
Pour affermir en vain sa marche chancelante,  
Chercher à chaque pas un repos, un appui !  
On dirait que le sol se dérobe sous lui,  
Que la nuit l'environne, ou qu'il voit, comme Oreste,  
Deux soleils s'agiter dans la voûte céleste !



Mais voici bien la peinture la plus énergique, la plus blasphematoire de cet esprit en proie aux horreurs du doute :

Harold, ralentissant ses pas silencieux,  
S'assied sur un tombeau. Quelle paix en ces lieux!  
Dit-il; et que ces morts, dont je foule la pierre,  
Dorment profondément dans leur lit de poussière!

..... Ce dieu  
Qu'ils priaient à toute heure et voyaient en tout lieu,  
Et dont jusqu'au tombeau leur ame possédée  
Fit son seul aliment, n'est-ce donc qu'une idée?  
Une idée éternelle! Un espoir, un appui  
Que l'homme apporte au monde et remporte avec lui!  
Qui suffit à l'emploi de cette ame infinie,  
Qui, voilée un instant, jamais évanouie,  
Plane de siècle en siècle et règne ici, partout!  
N'est-ce rien? Oserai-je?... Ah! peut-être est-ce tout?  
Peut-être que, seul but de tout ce qui respire,  
Tout ce qui n'est pas lui n'est rien, rien qu'un délire?  
De hochets ici-bas nous changeons tour-à-tour;  
L'amour n'a qu'une fleur, le plaisir n'a qu'un jour;  
La coupe du savoir sous nos lèvres s'épuise;  
L'ambitieux conquiert un sceptre, et puis le brise.

.....  
J'ai toujours dans mon sein roulé cette pensée :  
J'ai toujours cherché Dieu! Mais mon ame lassée  
N'a jamais pu donner de forme à ses desirs,  
Et ne l'a proclamé que par ses seuls soupirs.  
Dans les dieux d'ici-bas ne voyant qu'un emblème,  
J'ai voulu, vain orgueil! m'en créer un moi-même!  
Ah! j'aurais dû peut-être, humblement prosterné,  
Le recevoir d'en haut, tel qu'il nous fut donné,  
Et, courbant sous sa foi ma raison qui l'ignore,  
L'adorer dans la langue où l'univers l'adore!...

Ici nous nous arrêtons; c'est au goût judicieux du plus grand nombre de nos lecteurs à qui il appartient d'apprécier et la pensée et les vers de M. de Lamartine. Autrement, si nous nous mettions en tête de vouloir convaincre les plus incrédules, les plus prévenus contre lui, il nous faudrait transcrire presque tout son ouvrage : laissons-leur quelque chose à faire; ce sera d'ailleurs le moyen le plus court de les réconcilier avec un jeune poète qu'on a trop blâmé et trop loué sur parole.

P. D.

*A ce Numéro est jointe la Planche 308.*

---

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.